

LA
SEMAINE RELIGIEUSE
 DE MONTREAL

SOMMAIRE

I Au prône. Offices de l'Eglise. Titulaires d'églises paroissiales. — II Prières des Quarante-Heures. — III Correspondance romaine. — IV Pour l'historique: A propos de l'assassinat de M. l'abbé Darveau. — V Le petit soldat blond. — VI La messe sur le champ de bataille. — VII Belle force d'âme. — VIII Le chapelet pendant les insomnies.

AU PRONE

Le dimanche, 25 octobre

On annonce :

La Toussaint (dimanche) et la Commémoration des morts (lundi);

Jeûne, samedi ;

Le mois des morts (1).

OFFICES DE L'EGLISE

Le dimanche, 25 octobre

Messe du XX^e dim. après la Pentecôte, **semi-double** ; mém. du Patronage de Marie et des saints Chrysanthé et Darie; préf. de la Trinité. — Aux vêpres du dim., mém. du Patronage et de saint Evariste.

TITULAIRES D'EGLISES PAROISSIALES

Le dimanche, 1 novembre

Comme la fête de la Toussaint est privilégiée contre tout office même de 1^e cl. (Rubr. génér. du brev., titre X, n. 1), on ne peut chan-

(1) En faisant tous les jours du mois de novembre, même privément, quelque exercice de piété en faveur des âmes du purgatoire, on peut gagner : 1^o 7 ans et 7 quarantaines d'indulgence chaque jour ; 2^o une indulgence plénière, en se confessant, communiant et priant à l'intention du pape, pendant une visite d'église ou de chapelle publique, (non semi-publique), dans le cours du mois de novembre ou l'un des huit premiers jours de décembre.

ter, en ce jour, aucune messe de titulaire (Rubr. génér. du missel, titre VI, décret génér. du 2 déc. 1896, VI, n. 3754). C'est pourquoi l'on doit anticiper au 25 octobre, la solennité des titulaires dont l'office tombe dans la semaine précédente. J. S.

PRIERES DES QUARANTE-HEURES

Lundi,	26 octobre.	— Saint-Martin.
Mercredi,	28	— Saint-Georges, à Montréal.
Vendredi,	30	— Saint-Joseph, à Montréal.
Dimanche,	1 novembre.	— Saint-Louis-de-France.

CORRESPONDANCE ROMAINE

Septembre 1914.

J'ECRIS au milieu des bruits de guerre qui se croisent dans l'air, et pour me consoler je n'ai que les textes de la Sainte Ecriture qui, dans toutes les circonstances de la vie, et spécialement, *cum audieritis praelia et opinionones praeliorum*, nous prêchent la confiance en Dieu, notre unique soutien, notre défenseur, celui qui règle tout et accomplit en nous, par nous, et souvent malgré nous, son adorable volonté. Je ne veux point parler de ces événements. Je me bornerai à dire un mot, que m'a répété une bonne chrétienne qui n'avait guère pour elle que la simplicité de la foi. Elle avait deux fils en France et sur le champ de bataille, et elle disait: " C'est bien triste ce qui se passe, mais nous avons besoin d'être châtiés ". Cette parole de foi est bien vraie, et elle suffit à elle seule à expliquer les revers que subit la France, malgré l'optimisme des dépêches officielles.

A ce sujet, il faut bien faire une remarque. On sait que la puissance de l'Antechrist sera formidable, et on se demande souvent comment il pourra arriver à la savoir exercer. Or, malgré tous les moyens de communication qui existent, il est facile de constater qu'en France et en Allemagne, comme en

Autriche, le peuple ne sait que ce que le gouvernement veut lui faire savoir et pas autre chose. On a beau avoir le télégraphe, la télégraphie sans fil, la correspondance épistolaire, tout passe entre les mains des gouvernements intéressés qui ne laissent filtrer que ce qu'ils veulent. En donnant des nouvelles sciemment fausses ou sciemment altérées, ils faussent les bases sur lesquelles le peuple peut asseoir un raisonnement quelconque. Et ce résultat, en plein XXe siècle, est vraiment stupéfiant. On se demande comment des peuples entiers ne savent absolument que ce qu'on veut leur faire savoir et sont dépourvus de tout moyen de connaître la vérité objective. Que les dépêches soient sciemment faussées d'un côté ou de l'autre, souvent même des deux côtés à la fois, je n'en veux pour preuve que les journaux italiens qui donnent les dépêches officielles des armées belligérantes. Ces dépêches sont en parfaite contradiction entre elles, et ce, depuis le commencement des hostilités. Ce qui se passe aujourd'hui est donc comme une sorte de répétition générale de ce qui aura lieu quand viendra l'Antechrist. Se servant, mieux encore qu'aujourd'hui, de tous les moyens en son pouvoir, il ne laissera passer que ce qu'il voudra et tiendra la volonté des hommes sous la sienne en se rendant maître de leur intelligence et en n'y laissant arriver que ce qu'il voudra lui faire connaître. On comprend bien que Notre-Seigneur, en présence d'une pareille maîtrise sur les âmes et sur les corps, nous dise que ces jours seront abrogés *propter electos*, car l'humanité ne pourrait y résister longtemps.

Il est encore trop tôt pour parler de Benoit XV; mais il faut donner un souvenir ultime à Pie X en prenant le dernier numéro des *Acta Apostolicae Sedis*. Le fascicule est bien mince; on voit qu'il a été imprimé *in angustia temporum*. Il paraît encadré de noir et, au milieu, se détache, en grosses

lettres, cette simple mention : *Sanctissimus Dominus Noster Pius P. P. X in pace Christi obiit die 20 augusti, hora 1.15 a. m., R. I. P.* Les deux lettres *a. m.* veulent dire *ante meridianam*, c'est-à-dire 1 heure 15 du matin, ce qui prouve que le Vatican ne s'est pas encore adapté à compter les heures de minuit à minuit, comme l'Italie et à sa suite bien d'autres pays. Cette inscription est tout à fait lapidaire. Devant la mort tout s'incline, la louange humaine se tait et il ne reste plus de place et de voix que pour demander une prière. Cette prière est le souhait chrétien : *Qu'il repose en paix!* et c'est celle que tous les chrétiens doivent redire du fond du coeur.

Ce numéro ne contient aucune lettre pontificale, mais nous trouvons un décret du Saint-Office, daté du 11 juillet dernier. On se rappelle les deux décrets récents, dont a parlé la *Semaine religieuse*, à propos de la dévotion au Coeur eucharistique. Le second venait compléter le premier et en préciser la signification. Tous deux se rapportaient au culte public, et le culte privé restait en dehors. Il fallait cependant pourvoir d'une manière quelconque à ce dernier et c'est ce qu'a fait le pape Pie X en attachant une indulgence de cent jours *toties quoties* à la récitation de l'oraison jaculatoire suivante : *Laudetur cor sacratissimum Jesu in Sanctissimo Sacramento.* Cette oraison donne pour le culte privé la vraie position de la question et écarte toutes les interprétations qui tendraient à faire dévier cette dévotion. Elle ne parle pas du Coeur eucharistique de Jésus, ce qui semblerait quelque chose de nouveau. Le divin Coeur est toujours identique à lui-même, au ciel, sur la terre, dans le sacrement de l'autel. Il bat pour nous, enfermé sous les espèces eucharistiques. Mais cette prison d'amour dans laquelle il a bien voulu se renfermer, et où sa gloire respecte les frères barrières des apparences du pain et du vin, ne change point ce Coeur, ne lui donne pas une attribution spéciale. C'est

pour
le Co
rieux
C'est
C'est
votio
La
cycle
d'écl
les S
trois
tateu
suite
histor
tiques
elle d
qua à
Ma
pitre
me ét
répon
date é
Hébre
firme
tre ce
Il y
l'épitr
écrite
né la
questi
tion d
répon

pour cela qu'il n'y a pas de Coeur eucharistique, il n'y a que le Coeur de Jésus dans la sainte Eucharistie. Son corps glorieux y réside dans son intégrité, et naturellement son coeur. C'est tout simplement ce qu'énonce cette oraison jaculatoire. C'est une constatation de fait sans qu'il en résulte pour la dévotion une entité ou formalité nouvelle.

La Commission biblique semble avoir achevé, avec Pie X, le cycle qui lui avait été confié. Elle s'était donné pour mission d'éclairer les fidèles sur tous les points où l'erreur attaquait les Saints Livres. Elle nous avait donné la vérité sur les trois premiers chapitres de la Genèse, l'authenticité du Pentateuque, les prophéties d'Isaïe et les psaumes. Passant ensuite au Nouveau Testament, elle avait revendiqué la valeur historique de l'évangile de saint Jean, celle des trois synoptiques, insistant plus spécialement sur saint Matthieu. Puis elle défendit l'authenticité des Actes des Apôtres et revendiqua à saint Paul les épîtres qui portent son nom.

Mais les modernistes attaquaient d'une façon spéciale l'épître aux Hébreux, qu'ils ne voulaient point reconnaître comme étant de saint Paul. Cette épître fait l'objet de la dernière réponse de la Commission biblique rendue sous Pie X. A la date du 24 juin 1914, la Commission répond que l'épître aux Hébreux doit être certainement attribuée à saint Paul, et affirme l'inanité de tous les arguments (qu'elle énumère) contre cette vérité.

Il y avait encore une autre question. En admettant que l'épître aux Hébreux soit de saint Paul, cet apôtre, qui l'a écrite sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, lui a-t-il aussi donné la forme sous laquelle nous l'avons aujourd'hui ? Cette question est plus délicate, car elle laisse en dehors l'inspiration de l'épître et son origine pauline. Aussi la Commission répond-elle négativement, sauf ultérieur jugement de l'Egli-

se. Cela veut dire que, dans l'état actuel de la science biblique, on ne peut pas affirmer que cette épître ait reçu de l'apôtre la forme sous laquelle nous l'avons aujourd'hui. Je ne veux point entrer dans la discussion qui s'ouvre naturellement. Ce serait long, et de plus ce ne serait pas le lieu. Toutefois cette réponse nous montre la prudence de la Commission biblique et du Souverain-Pontife, et elle nous apprend que lorsqu'elle affirme sans réticence, comme dans les autres réponses, c'est qu'elle sait bien ce qu'elle dit et qu'elle a raison de l'affirmer. Cette réponse nous fait voir aussi que la Commission biblique n'avait pas de parti-pris, qu'elle ne répond pas *a priori* par une négation à toutes les affirmations qui lui parviennent, de quelque côté qu'elles viennent, mais qu'elle examine tout, pèse mûrement chaque détail et soumet le tout au Souverain-Pontife. Ce dernier a des lumières spéciales; il a l'assistance de l'Esprit-Saint et c'est bien dans ces circonstances qu'il en a besoin pour éclairer les fidèles.

La dernière nomination dans la prélatrice, que contient le dernier numéro des *Acta* de Pie X, est celle de Mgr de Romanis, archiviste des Brefs. Et il est bon de l'enregistrer, car Mgr de Romanis est un de ces obscurs serviteurs de l'Eglise, dont le travail, incessant et nécessaire, n'a rien d'éclatant. Il a 68 ans et depuis 34 ans est archiviste des Brefs du Saint-Siège. Ces archives remontent à saint Pie V. Les documents antérieurs sont dans les archives vaticanes. C'est au temps de saint Pie V que, les Brefs devenant plus nombreux, on en forma une partie spéciale qui fut attachée à cette Secrétairerie des Brefs. C'est là que se trouvent toutes les concessions d'indulgences, tous les privilèges qui ne passent point par la voie des Bulles. On y trouve aussi tous les Brefs de prélatures, de décorations, de titres nobiliaires. Mais si ces archives contiennent surtout des affaires personnelles ou locales, elles

ont cependant d'autres documents plus importants que les papes ont expédiés par cette voie. Mgr de Romanis s'est consacré à ce travail. Il a mis de l'ordre dans cette immense masse de documents, en a dressé des catalogues qui lui permettent de renseigner immédiatement qui de droit sur ce qui se trouve dans ces archives. Elles étaient, avant 1908, dans de vastes locaux au rez-de-chaussée de la chancellerie apostolique, et, à cette époque, elles ont été transportées au Vatican pour suivre la Secrétairerie des Brefs qui faisait désormais partie de la Secrétairerie d'Etat. Camérier d'honneur depuis 1882, Mgr de Romanis vient d'être fait prélat de Sa Sainteté, le 7 août 1914. C'est une récompense bien méritée pour de si longues années d'un labeur obscur aux yeux des hommes, mais qui n'a pas été sans mérite devant Dieu.

Et maintenant je ferme les *Acta Apostolicae Sedis* de Pie X. C'est lui qui les avait constitués et ils ont rendu de véritables services, bien qu'ils ne fussent pas encore arrivés à leur perfection. On leur reprochait de contenir trop de décisions rotales, qui n'intéressent que les parties en cause, et pas assez de décisions d'autres congrégations, dont l'activité était cependant inlassable. Ce sont les tatonnements inévitables du début. Et puis, il faut bien dire que les Congrégations romaines n'aiment point livrer leurs documents. On dirait qu'elles ont peur de la publicité, et sous ce rapport, Mgr Cadène, directeur et fondateur des *Analecta ecclesiastica*, aurait pu dire tous les ennuis qu'il éprouvait à se procurer des documents pour sa revue ou à contrôler sur les originaux ceux qu'il possédait.

Et maintenant donnons à Benoît XV ce que nous avons donné à Pie X ! Que le pape s'appuie sur nos bonnes volontés comme l'a fait son prédécesseur ! Ne lui marchandons ni notre dévouement, ni nos prières ! Sa cause s'identifie avec celle de l'Eglise et cela nous suffit..

DON ALESSANDRO.

POUR L'HISTOIRE

A PROPOS DE L'ASSASSINAT DE M. L'ABBE DARVEAU



LE 2 juin 1914, Sa Grandeur Mgr Langevin, o. m. i., a recueilli de la bouche même de Napakisit, chef sauteurs de la réserve de la Rivière-aux-Epinettes, à Camperville, le témoignage qu'on va lire au sujet de l'assassinat de M. l'abbé Darveau, par des sauvages maskégons, le 4 juin 1884. Le Père Camper, o. m. i., servait d'interprète à Sa Grandeur.

J'ai entendu, dit le chef, un sauvage me rapporter qu'il était présent lorsque Witchina — non pas Vézina comme on a eu le tort d'écrire ce nom à la française puisqu'il s'agissait d'un métis — sauvage maskégon protestant, fit venir auprès de lui au Lac d'Original, les sauvages de la tribu et leur fit la confession suivante: " Je vais mourir et aller dans le grand feu parce que j'ai tué mes deux femmes et fusillé le prêtre, qui ne s'est pas noyé comme on l'a dit. C'est moi qui l'ai tué. Je ne le voulais pas d'abord, mais on me poussa à le faire. " Il faisait allusion au vilain païen Chétakonn, premier compagnon infidèle de M. Darveau, et à son beau-père Tchimétakis, qui lui dirent : " Tue-le, ou c'est lui qui te tuera. "

On sait que la grande calomnie lancée contre le missionnaire dans tous les pays païens a toujours été qu'il apportait la mort et non pas la vie, la mort par la maladie, l'épidémie et même par des maléfices. Le diable, toujours habile à exploiter le mensonge, a souvent trouvé des hommes crédules ou méchants qui ont propagé ces faussetés criminelles et versé le sang innocent afin de tarir les sources de la vraie vie.

Witchina était un néophyte du ministre Budd, du Pas. Qui

lui a
comm
tent
Ce
mour
mais
dent
sauva
le tem
vrai,
qu'un
été en
1914.
Les
femme
naissai
que le
J.-B. I
porter
que la



un fait
Mais il

(1) N
producti


lui avait donc représenté M. Darveau comme un *windigo*, comme un être malfaisant si avide de chair humaine qu'il attentait à la vie de ses frères pour en manger ?

Ce qu'il y a de précieux dans le témoignage de Witchina mourant, c'est son aveu que M. Darveau ne s'est pas noyé, mais qu'il l'a tué. Ceci détruit le faux bruit d'une mort accidentelle pendant une tempête que l'on avait répandu. Les sauvages avaient d'ailleurs toujours dit au Père Camper que le temps était calme sur le lac au moment du départ. Il est vrai, toutefois, qu'on avait jeté les deux corps à l'eau et qu'une tempête les avait ensuite ramenés au rivage où ils ont été ensevelis. C'est là qu'une croix a été plantée le 20 juin 1914.

Les sauvages furent étonnés d'apprendre le sort des deux femmes de Witchina disparues mystérieusement, mais ils connaissent la nouvelle redite tout bas de wigwam en wigwam que le missionnaire avait été assassiné avec son compagnon, J.-B. Boyer. Quoiqu'il en soit, l'assassin n'a pas voulu emporter dans la tombe le secret de son crime, et il est à espérer que la grâce du repentir ne lui a pas manqué.

Les Cloches de Saint-Boniface.

LE PETIT SOLDAT BLOND

 N journaliste de France ⁽¹⁾ raconte à ses lecteurs la touchante histoire que voici. Il s'agit du retour au pays et de la mort d'un soldat blessé. C'est hélas ! un fait-divers devenu banal en ce temps de guerre horrible. Mais il fait honneur à la grandeur d'âme des petits et des fai-

(1) Nous ignorons son nom. Nous reproduisons en effet une reproduction qui ne donne pas le nom de l'auteur.

bles. Nous citons sans aucun commentaire, car on ne saurait qu'affaiblir de tels récits en les surchargeant de réflexions.

“ Il y a un mois, dans la ville où je prends les eaux, j'avais vu partir le train de mobilisation, enguirlandé comme pour une fête, emmenant des soldats vaillants et robustes, gais, de cette gaieté française qui en fait les premiers du monde. S'ils avaient eu une larme en disant “ au revoir ” aux leurs, ils l'avaient vite séchée. Ils partaient si confiants! J'en avais remarqué un, entre autres, un petit blond, l'air d'un gosse, qui amusait ses camarades par ses facéties. Il avait dessiné une tête de Guillaume, avec des moustaches énormes, et écrit au-dessous dans une pittoresque orthographe: “ Salo, va, ou te pendra ”. Sa mère, qui l'accompagnait, avait le coeur si serré de chagrin — elle était déjà âgée, avec ce regard pénétrant de ceux qui ont beaucoup souffert — que je crois bien que c'est pour elle qu'il était si gai. Le train sifflait qu'elle s'accrochait encore désespérément à lui : “ Allons, au revoir, maman, fit-il, avec un entrain un peu forcé cette fois, faut me laisser partir, et tu ne m'as pas dit ce que tu voulais que je te rapporte de Berlin? ” “ Ta peau, mon garçon ”, cria-t-elle avec un accent qui faisait mal.

“ Je pensais à cette acclamation en attendant le train qui devait nous ramener ces mêmes soldats blessés. Hélas! combien y en avait-il dedans qui ne rentraient chez eux que pour y mourir ? Bien avant l'heure, les abords de la station étaient noirs de monde. Toutes les femmes de l'endroit fraternisaient dans la même inquiétude. Au premier rang, je reconnus celle qui accompagnait le soldat blond, le premier jour de la mobilisation. Elle était raide, toute tendue dans la fièvre de l'attente. Ses yeux dévoraient l'horizon. Ce fut elle, la première, qui dit à voix basse : “ Les voilà! ”

“ P
peina
qu'il
au dé
daît F
ne le
quand
En cr
“ Vive
une cl
aux po
“ Se
armes,
soudain
voit un
avec pl
Hélas,
reconn
le souf
sez-le, n
renir ”
blessé o
sant : “
quel éta
tal 63, n
tre peti
avec des
e qu'il
elat d'o
garder à
Ah! e
“ Pend


“ En effet, on apercevait le train qui avançait lentement, peinant à la montée comme un cheval poussif. Je remarquai qu’il portait encore un des bouquets dont on l’avait pavoisé au départ. Mais à présent ce bouquet était tout jauni et pendait piteusement. C’était un symbole douloureux. La foule ne le vit pas dans sa hâte de se porter au-devant du train, et quand enfin il entra en gare une formidable ovation s’éleva. En criant, en pleurant, en battant des mains, on hurlait : “ Vive l’armée ! Vive la France ! bravo les soldats ! ” Et puis, une clameur de mer en tempête, parce que des blessés, penchés aux portières, souriaient et nous saluaient de la main.

“ Secoué de ce frisson si souvent éprouvé depuis l’appel aux armes, j’étais tout entier à mon émotion intérieure, quand soudain un cri sauvage se fait entendre : “ Mon fils ! ” et, l’on voit une femme se précipiter sur un brancard que portent avec précaution quatre ambulanciers. J’ai un pressentiment. Hélas, oui ! C’était la mère du petit soldat blond qui venait de reconnaître son enfant dans ce blessé si pâle, qui avait à peine le souffle. Les brancardiers l’écartaient doucement : “ Laissez-le, madame, on le porte à l’hôpital 63, vous pourrez y venir ”. Mais elle n’écoutait rien : “ Jean, mon petit ! ” Le blessé ouvrit les yeux et eut un faible sourire en la reconnaissant : “ M’man ”, fit-il, et il retomba. “ Ah ! gémit-elle, dans quel état on me le rend ! Il est perdu ! ” Infirmier à l’hôpital 63, moi aussi, je résolus de tout faire pour le sauver. Pauvre petit ! Plus que jamais à présent il avait l’air d’un gosse, avec des yeux naïfs d’enfant implorant du secours. “ Qu’est-ce qu’il a ? ”, demandai-je en lui humectant les lèvres. “ Un obus à la cuisse ”, me répondit-on, et je ne devais pas tarder à savoir que cette blessure est particulière redoutable. Ah ! c’est que la lutte est chaude, allez, me dit un soldat. ”

“ Pendant quelques jours cependant, j’eus de l’espoir pour

mon petit blessé. Les soins empressés de sa mère, l'air natal semblaient le ranimer. Et puis il avait si bonne envie de vivre ! Il nous racontait des épisodes de guerre. " Les Allemands sont mous comme des figues, disait-il dans son langage imagé, et n'ont un peu de cœur que quand ils sont en nombre et poussés par leurs officiers. Ah ! qu'ils les craignent ! C'est vrai de dire que leurs officiers ne sont pas comme les nôtres. Notre lieutenant, voyez-vous, c'était un frère. " Et il pleurerait, sans fausse honte, car ce lieutenant était mort à Saint-Dié, et c'est en s'efforçant de le sauver que le soldat avait été blessé. Sous le feu de l'ennemi et blessé lui-même, il s'était chargé de son lieutenant grièvement atteint et avait continué ainsi à diriger la retraite du peloton. Arrivé à une ambulance, son désespoir était sans bornes de voir que le lieutenant était mort. " Mais enfin, disait-il, j'ai toujours sauvé son cadavre des Prussiens. Car ils s'acharnent jusque sur les cadavres, ces bandits. " Pour cette belle conduite, le blessé avait reçu la médaille militaire, et il disait à sa mère en riant : " C'est toi qui seras contente plus tard, de te promener au village, au bras d'un décoré. " Elle secouait la tête : " J'aurais préféré que tu me reviennes tout entier. "

" Il avait la nostalgie du combat, et comme tant d'autres ne parlait que de repartir. Quelle vertu faut-il donc qu'il y ait dans la guerre pour qu'elle fasse de l'héroïsme quelque chose de si simple qu'on ne songe même plus à s'en étonner ? " " Quand est-ce que je retournerai ? A Saint-Dié, nous avions les obus des avions allemands au-dessus de nous et les obus des mitrailles devant nous. C'est ça qui faisait des ravages. Eh bien ! on ne s'arrêtait pas. " Je lui demandais quel effet faisait la mitraille. " La première fois, me dit-il, c'est terrible. Ça siffle, ça siffle, les balles, ce n'est rien à côté. Et puis on s'y habitue si vite. Voyez-vous, et ses yeux brillaient, quand

on est plus avancé. " U même que vo si on l'expres que j' mière ehueh consol eoup ! autres " Oui, lui. " pays ! il eriai En av: qui réc chrétie " Vive lèvres. riante était m I.  mée fr: ehamp

on est là-bas, on est comme au-dessus de soi-même, on ne sent plus la fatigue ni la souffrance. On ne veut qu'une chose : avancer. Ah! recommencer! " Hélas !

" Une hémorragie subite vint nous enlever tout espoir. Lui-même s'en rendit compte, et demanda un prêtre. " Parce que vois-tu, m'man, dit-il à sa mère, dont il voyait l'angoisse, si on part, il vaut mieux partir proprement. " Ah! que cette expression bien française révélait tout un état d'âme! Tandis que j'achevais, hâtivement, de dresser un petit autel, une infirmière revenait avec un prêtre, et nous entendîmes le mourant chuchotant en montrant sa mère: " Il faudra tâcher de la consoler, dites, monsieur le curé, ça va lui être un si rude coup! " Se tournant vers moi: " Il faudra leur dire aux autres qui craignent, que ce n'est pas difficile de mourir. " " Oui, dit quelqu'un, à mi-voix, quand on est brave comme lui. " " Non, reprit-il, quand c'est pour Dieu et pour le pays! " Mais bientôt sa tête s'embarrassa, le délire le prit, il cria, d'une voix rauque: " Par le flanc droite, arche!... En avant!... Cessez le feu!..." Au moment où le prêtre, qui récitait les prières des agonisants, s'écriait: " Partez, âme chrétienne, " il eut un dernier sursaut d'énergie, et râla: " Vive la France! vive..." et un peu de sang lui vint aux lèvres. Je me penchai. Il avait de nouveau la figure souriante que j'avais connue, à l'expression presque gosse. Il était mort. "

LA MESSE SUR LE CHAMP DE BATAILLE

DEPUIS le 23 août, écrit-on à un journal de Fribourg, des messes officielles — auxquelles assiste l'état-major — sont célébrées dans plusieurs camps de l'armée française. Voici le récit que fait d'une messe sur le champ de bataille un témoin oculaire.

“ Je viens d’assister à une cérémonie grandiose, dont le souvenir restera à jamais gravé dans ma mémoire. — En effet, nous avons été conduits, ce matin, à la première messe dite au camp. — Le soleil s’était levé radieux, et, après les premiers travaux du matin, les bataillons s’étaient rassemblés pour une revue rapide. Aussitôt celle-ci passée, nous fûmes amenés au nord-est de Belleau où, dans un champ, avait été dressé l’au-
tel.

“ Bientôt l’aumônier militaire endossa sa chasuble et commença la célébration de l’office divin. Il était assisté de deux prêtres-infirmiers. — Deux compagnies montaient la garde. Les musiques et les clairons jouaient. Une splendide maîtrise de circonstance fit entendre des cantiques que tous les assistants reprirent en chœur. — Et ce ne fut pas le spectacle le moins émouvant que d’entendre tous ces soldats, incertains du lendemain, chantant le *Nous voulons Dieu, C’est notre Père* ou le *Je suis chrétien*. . . Puis, tous ces hommes qui énergiquement affirmaient leur volonté d’adorer Jésus-Christ, mirent humblement un genou à terre en baissant la tête au moment de l’élévation. — Les prières aussi furent dites en commun. Une dizaine de chapelet fut égrenée pour le repos de l’âme de nos frères déjà tués aux combats des jours précédents et bientôt prit fin cette émouvante cérémonie sur ces paroles expressives de l’aumônier : “ Messieurs, je vous dis au revoir, et dimanche, pourvu que Dieu nous prête vie ! ”

“ Et chacun regagna son bivouac en se félicitant d’avoir rempli ses devoirs de chrétien, et en se promettant de recommencer dimanche prochain, si toutefois... A la grâce de Dieu.

BELLE FORCE D'ÂME

N dans l'histoire, ni dans Corneille, rien ne dépasse le stoïcisme sublime du général de Castelnau, à qui l'on vient annoncer que son fils, le lieutenant Xavier de Castelnau — le dernier des cinq fils qu'il compte aux armées — est grièvement blessé. La lorgnette aux yeux, sous la mitraille, le général continue de diriger le combat. Le messager insiste : — Hâtez-vous si vous voulez le revoir... Une contraction douloureuse passe sur le visage du chef, qui répond d'une voix brève : — Je n'ai pas le temps... Et, se tournant vers son état-major, il achève de donner ses ordres.

Mme la générale de Castelnau ne montra pas moins de courage et de résignation chrétienne. Le curé du village du midi où elle a sa propriété de famille, et où elle réside, avait reçu mission de lui annoncer la triste nouvelle. “ Le lendemain matin, raconte un de nos confrères, à la première messe, Mme de Castelnau, selon sa pieuse habitude quotidienne, s'approcha de la sainte table. Le prêtre n'avait pas eu encore le temps de se préparer à la douloureuse épreuve. En la voyant brusquement devant lui, il fut tellement ému, que c'est d'une main tremblante qu'il lui présenta l'hostie. Mme de Castelnau, qui s'étonne, relève la tête, aperçoit le visage bouleversé du prêtre et comprend. Alors, à mi-voix, aussi pâle que l'hostie qu'on lui offre, aussi stoïque devant l'autel que son mari, là-bas, sur le champ de bataille, elle demande simplement, dans un souffle : “ *Lequel ?* ”

LE CHAPELET PENDANT LES INSOMNIES

Que de mères — écrit un journal de France — que de sonnes passent aujourd'hui les nuits sans sommeil! Le est auprès du fils, de l'époux, du frère; dans l'inquiétude leur sort et dans son agitation, il ne permet point au d'entrer en sommeil. Faut-il laisser le champ libre à l'ination? Elle ne fera qu'augmenter le trouble. N'est-il mieux d'élever son esprit vers de saintes pensées? Le chapelet y aidera, sans tension, sans fatigue; il aidera à trouver repos réparateur. C'est une expérience faite par beaucoup à faire par les autres.

M. Hervé Bazin se faisait un devoir de former sa famille à ce mode de prière. Le soir, nous raconte son graphiste, lorsque son dernier-né était couché, l'excellent horloger disait: " Il faut lui faire faire une petite prière; il faut donner l'habitude de toujours prier en s'endormant. " alors, penché sur le lit de son fils, les bras étendus, tenant deux côtés du petit lit, ce grand chrétien murmurait la prière à Marie que l'enfant répétait.

La prière nocturne, la prière du sommeil, nous semble contenir en elle quelque chose de la grâce de la prédestination. n'y a rien qui ressemble mieux à la mort que le sommeil, et les dispositions quotidiennes que l'homme apporte à son sommeil font présager quels sentiments seront les siens à l'heure de la mort.

Le chapelet, récité la nuit, ne nous mériterait-il que la grâce d'une mort plus douce et plus sainte, il vaudrait nous prenions l'habitude de le réciter pendant nos insomnies.